

Analyse de livre

■ « Folies »

Terrain 2022 ; 76

La revue *Terrain*, revue d'anthropologie et sciences humaines, vient d'éditer son numéro de printemps sur le sujet des « folies ». Elle prétend y examiner comment la « folie » est devenue un champ d'exploration de l'humain contemporain et comment ses conceptions participent à façonner le monde. Il faut franchir cette accroche pompeuse et ne pas se laisser rebuter par le titre fourre-tout pour découvrir que nombre d'articles issus du monde de l'anthropologie française et anglo-saxonne parlent bien de psychiatrie.

Car en dehors d'un article sociologique sur le lien entre la ville verte et la santé mentale, la plupart avance un regard ethnographique sur la recherche menée sur les troubles mentaux.

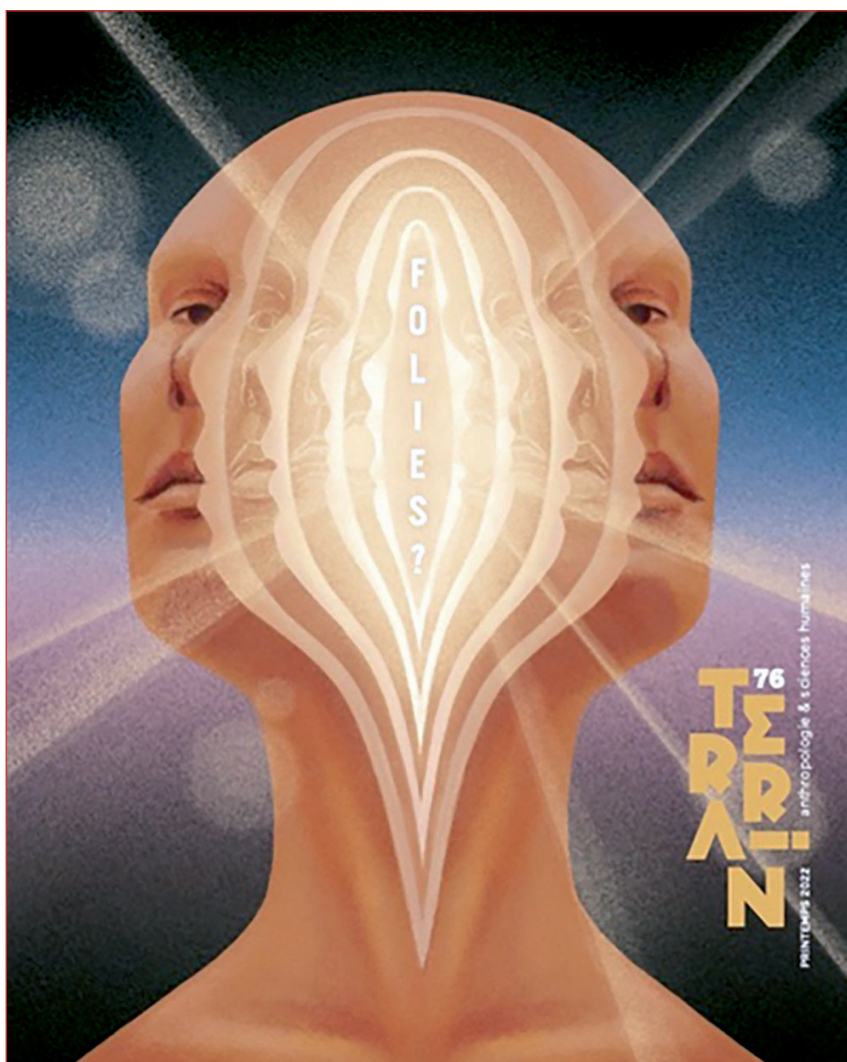
Prenons l'étude menée par Lucie Gerber chargée de recherche en histoire des sciences au CNRS « Comment la dépression vint aux singes ». L'autrice explore l'histoire récente de l'expérience dirigée pendant une vingtaine d'années par Harry F. Harlow et un groupe de chercheurs psychologues et psychiatres à l'université du Wisconsin pour concevoir, à renfort de « puits de désespoir » et de privations, une modélisation animale de la dépression.

Débutée en 1960, la recherche n'innove pas par l'utilisation de l'animal, déjà exploité en pharmacologie et biochimie de la dépression mais dans la recherche

exploitable des analogies psychologiques et sociales de la dépression chez le primate et l'humain. De jeunes macaques rhésus se sont ainsi trouvés confinés dans des tubes, privés de leur mère, séparés de leurs congénères et observés dans leurs comportements supposés transposables aux états dépressifs humains. Curieusement, l'argumentation de cette modélisation animale s'est appuyée sur des

théories psychanalytiques comme la théorie de l'attachement de Bowlby et la dépression anaclitique de Spitz.

Avec des résultats décevants : d'abord les cobayes singes se sont révélés récalcitrants, trop hétérogènes dans leurs comportements ; la cible (la dépression humaine) variable dans ses expressions et ses causes, s'avérait finalement trop complexe à modéliser en laboratoire. Mais malgré tous les signes d'aporie de ce modèle animal pour étudier un trouble mental, le laboratoire a poursuivi ses expériences jusque dans les années 1980 quand la critique des défenseurs de la cause animale s'est faite trop forte.



**Rubrique coordonnée
par Joséphine Caubel**

Lorsque le cobaye est doté de la parole, d'autres résistances à la modélisation peuvent surgir. C'est ce qu'expose l'anthropologue américaine Danielle Care dans « Le sujet numérique d'avant-garde et sa part d'irréductible » après avoir observé pendant deux ans la recherche menée par un laboratoire de stimulation cérébrale profonde (SCP). Le sujet S, âgé de 25 ans, s'est porté volontaire pour l'implantation d'un nouveau dispositif de stimulation et enregistrement de l'activité neuronale, avec un espoir de guérison de troubles au diagnostic imprécis, associant TOC, troubles bipolaires, dépression majeure, après 14 ans de suivi et de traitements divers. Avec en sus la particularité d'avoir déjà intégré un programme expérimental de stimulation cérébrale profonde, finalement abandonné pour défaut de résultats probants et non validé par la Food and Drug Administration.

Relancé par le financement du programme « *Brain Initiative* » sous Obama, ce deuxième programme de recherche permet de recruter S à condition de changer son dispositif de stimulation cérébrale. L'objectif de la recherche est alors de déceler des biomarqueurs par l'enregistrement permanent de son activité neuronale qui permettront d'accéder aux troubles psychiques par la voie numérique, sans avoir besoin de faire appel à l'autoanalyse du patient.

L'article laisse apparaître l'empathie que l'autrice éprouve pour le sujet S dont elle retranscrit les poèmes sur ses sentiments qu'il s'obstine à adresser aux chercheurs. Elle souligne que ses rendez-vous hebdomadaires de collecte des données au laboratoire sont les rares moments d'interactions sociales de sa vie et rend compte d'épisodes embarrassants pour les expérimentateurs où S cherche à prolonger les échanges avec les chercheurs et finit par faire « don » de symptômes attendus pour renouveler leur intérêt.

L'article situe l'observation dans le contexte « capitaliste » de la *data-economy*, boostée par la pandémie de la Covid-19 et investie en 2019 par Elon Musk à travers son projet d'implants cérébraux Neuralink où 66,3 millions de dollars sont engagés. Et postule que le langage, considéré comme un excédent dans le programme de biomarqueurs, résiste à la psychiatrie digitale concentrée sur la transformation de la « production de soi » en volume de données digitales.

La question de la neutralité vis-à-vis de l'objet étudié peut également se poser pour l'article « Entraînez les cerveaux schizophrènes » de l'anthropologue Baptiste Moutaud qui observe le programme de remédiation cognitive engagé pour le patient Stéphane dans l'objectif de passer d'un temps partiel en Esat à un travail à temps plein.

Au fil de l'article sont mis en perspective, à l'occasion des difficultés manifestées par Stéphane pour réaliser les tâches imposées, un discours résolument « optimiste » psychiatrique sur les atouts de la méthode, et les résistances du patient que le discours psychiatrique explique en remettant en cause de façon étonnante le diagnostic. Jusqu'à ce que Stéphane surprenne son monde en démissionnant de l'Esat pour en choisir un autre, puis en annonçant qu'il quitte le programme de remédiation cognitive parce que le contrat qui devait lui permettre de retrouver un travail à temps plein, n'a pas été rempli. Ce qui est interprété du côté psychiatrique comme un succès de la méthode.

L'auteur observe que la remédiation cognitive pour laquelle la littérature n'avait pas validé la durabilité des résultats et la transposition à la vie sociale des patients, a désormais un sort uni au succès depuis les années 2000 des notions de rétablissement et de réhabilitation. Il y voit, avec la confirmation de la prévalence des neurosciences

pour la psychiatrie contemporaine, celle donnée à la conception d'un cerveau plastique support de l'idéal d'émancipation. Et rappelle que la vulnérabilité de « l'organe » cerveau souligne la précarité biologique et sociale des personnes vivant avec une maladie mentale.

C'est cette vulnérabilité que le sociologue Nicolas Marquis décrit de façon quasi-clinique dans *Des vies en dépendances* après avoir passé deux ans d'enquête dans deux institutions psychiatriques, l'une en France, l'autre en Belgique, pour des patients – résidents sortis d'une phase aiguë de leurs troubles. En se plaçant écrit-il « à rebours » de l'approche de la « folie » vue comme une construction sociale et un rapport de pouvoir selon Foucault, il annonce l'objectif d'étudier son mode d'existence confrontée aux idéaux d'autonomie valorisée par la société selon une perspective pragmatiste.

Le système institutionnel n'est pas son objet principal d'étude même s'il y relève les effets communs aux institutions tels que les conséquences sur les comportements et les discours, des observations que se portent réciproquement les soignants et les patients. Penché sur la « place de la folie » dans l'institution, il rend compte de son écoute sensible et documentée sur le plan nosographique des patients d'où ressort une observation de vies « empêchées » par la maladie.

En tant que sociologue, il rappelle, pour s'en détacher, les deux tendances issues de la rencontre entre sciences sociales et savoirs psychiatriques, celle qui fait du psychiatre-pompier le pyromane, et celle issue de l'*empowerment* qui voit dans la folie une forme de vie alternative. Il prend une position différente, assuré du défaut d'outillage des sciences sociales pour définir la folie et appelle à ce qu'elle soit « prise au sérieux ». En rapportant des extraits d'entretiens menés avec les patients, il dépeint derrière les discours attendus sur leur autonomie, des patients vulnérables et

dotés selon lui d'une conscience aiguë du caractère artificiel de leur possibilité de se projeter dans un avenir autonome. Il décrit les détails d'une vie institutionnalisée sous dépendance, en permanence sous condition de « voir avec » pour chaque décision tentée par le patient, et des patients qui se disqualifient souvent face à l'autonomie, valeur sociale désirable et peu accessible. Pour conclure sur la place de la folie comme « menace ubiquitaire » au niveau de l'institution, et qui pour les patients, s'introduit dans les brèches de leurs attentes ordinaires.

Les travaux de recherche peuvent porter sur la création des lieux d'accueil de cette vulnérabilité. Meredith Tenhoor professeuse américaine d'histoire de l'architecture documente dans l'article « Des architectures des soins », illustré de plans et photographies, la collaboration que Philippe Paumelle et l'architecte Nicole Sonolet ont menée pendant plusieurs années.

Confrontée par la situation d'un proche aux conditions d'hospitalisation en psychiatrie, Nicole Sonolet avait choisi la psychiatrie pour sujet de sa thèse d'architecture, soutenue en 1954. Sensibilisée au courant de la thérapie institutionnelle, sa rencontre avec Philippe Paumelle aurait été déterminante pour mettre en œuvre quelques années plus tard des projets novateurs. L'article détaille comment cette collaboration s'est concrétisée à la clinique de L'Eau vive à Soisy-sur-Seine pour appliquer dans un volet architectural les principes de la thérapie institutionnelle que l'historienne rappelle à cette occasion. Les influences de Le Corbusier, la prise en compte des besoins des patients et des soignants, les espaces modulables et la valorisation des circulations des personnes, et des points de vue associant les intérieurs et les paysages extérieurs ont modelé les bâtiments chargés d'accueillir un ratio de soignants par patients

qui font aujourd'hui rêver. Sonolet a étendu à d'autres projets, dont des logements sociaux, les principes expérimentés à la clinique tout en transmettant l'idée que les solutions architecturales ne devaient pas être standardisées pour les hôpitaux psychiatriques, mais devaient s'appuyer sur la collaboration des architectes avec les médecins. La description de l'ASM 13 à Paris termine l'article, accomplissement en 1970 du projet de Paumelle d'offrir en milieu urbain un lieu de soins de proximité respectant les mêmes principes et réalisés par Nicole Sonolet.

Dans son récit « La mémoire multivers », l'anthropologue anglaise Danielle Elliot expose son expérience intime de l'étrangeté où neurologie et psychiatrie s'entremêlent : après un traumatisme crânien subi lors d'une agression en mission au Kenya, elle rapporte en jouant avec le style fictionnel, sa lutte contre des bouleversements émotionnels et pour apprivoiser des fonctions cognitives perturbées, son refus d'assignation au diagnostic de syndrome post-traumatique et aux traitements. Et témoigne des symptômes de « déjà-vu, jamais-vécu » diagnostiqués après plusieurs épisodes menaçants dans son quotidien où la question du délire s'impose à elle : elle finit par s'emparer des conséquences sur sa mémoire de ses lésions temporales en imaginant une autre, en cohabitation avec elle-même dans un « monde poly-temporel ».

L'histoire des pratiques en psychiatrie a aussi sa place dans la revue avec l'article « Des patients au travail » de l'américaine Claire Edington, tiré de son livre *Beyond the asylum : mental illness in french colony Vietnam*. L'article relate la mise au travail thérapeutique des patients à l'asile de Biên Hòa en Indochine dans les années 1930. Selon l'auteure, la construction de l'asile résultait de la nécessité pour le Service de santé de l'Indochine de répondre à une augmentation des

besoins de soins de santé mentale dans un contexte de croissance des centres urbains et de perturbations économiques et sociales sous domination coloniale. L'expérience était novatrice dans les colonies françaises, inspirée de ce qui se pratiquait en France métropolitaine mais aussi des contacts des psychiatres coloniaux français avec les colonies agricoles psychiatriques néerlandaises à Java. Claire Edington insiste sur la volonté de la direction de l'asile à ne pas être accusée d'imposer le travail forcé aux patients, en faisant le lien avec l'émoi suscité par la « mutinerie » de patients-travailleurs quelques années plus tôt à Chezal-Benoît dans le Cher. On y apprend aussi que les visites « à domicile » s'y pratiquaient bien avant la reconnaissance du travail de secteur lorsque les patients étaient en « sorties provisoires » dans leurs villages.

Impossible d'affirmer comme le fait la 4^e de couverture que la revue apprend comment les « conceptions de la folie » participent à « penser le monde de demain », mais les articles sont assez variés dans leurs objets et les façons de les traiter pour intéresser les psychiatres sensibilisés à la part de « sciences humaines » que contient la discipline. Autre atout de la revue pour nourrir les curiosités : son accessibilité, puisque chacun des articles, rassemblés dans la revue papier, est aussi libre de lecture sur le site openedition.org.

Isabelle Montet
Psychiatre des hôpitaux
Rédactrice en chef adjointe
de l'Information Psychiatrique
montet.isabelle@wanadoo.fr

Liens d'intérêt

L'auteure déclare ne pas avoir de lien d'intérêt en rapport avec cet article.